

**HOMÉLIE**

**PRONONCÉE PAR**

**le Révérend Père A.-M. CARRÉ**

**au cours de la messe célébrée pour**

**M. le Duc de CASTRIES**

**en l'église Saint-Philippe-du-Roule, le 20 octobre 1986**

Lorsque nous paraîtrons devant Dieu et — s'il nous fait miséricorde — lorsque nous découvrirons les merveilles inimaginables de son amour, une de nos surprises, me semble-t-il, sera de donner leur nom aux hommes et aux femmes inconnus à qui le Seigneur confia notre destin. Dans l'invisible, combien prièrent pour nous et nous soutinrent au long de nos jours !

Certes, nous apprendrons aussi les noms de ceux et de celles auprès de qui nous-mêmes aurons joué ce rôle dans la Communion des saints. Mais je crois que le plus beau sera de voir le visage de nos bienfaiteurs.

Le duc de Castries eut besoin de cette aide mystérieuse, surtout pendant son enfance et son adolescence. Ayant perdu son père et son grand-père, il prend peu à peu conscience de ses responsabilités, et elles lui semblent écrasantes. Puis il reste allongé une année entière, à cause d'une crise de rhumatisme aigu dont les séquelles le feront souffrir toute sa vie. Dans un sursaut d'énergie il en profite pour piller la bibliothèque familiale; son immense culture trouve là sa source inattendue. Il lui restera le goût exigeant de nourrir constamment son esprit et de développer ses dons.

Celui qui fut à l'Académie française notre Doyen d'âge et d'élection, Jacques de Lacretelle, eut cette belle formule : « L'âme que je me suis faite. » Tout en demeurant secret, timide, vulnérable, malgré certaines apparences dont on ne comprit pas toujours qu'elles étaient pour lui une manière de se maîtriser, le duc de Castries sut se forger une âme. En rendant publiquement hommage à Marcel Arland, il nous a confié que la lecture de *l'Ordre* l'avait orienté à l'heure des choix décisifs.

On reste confondu devant l'ampleur de son œuvre d'historien, devant aussi la multiplicité des associations prestigieuses dont il devint le président très actif et qui sont, ce matin, largement représentées ici. Cependant, sa tâche la plus rude fut certainement la restauration du château de Castries que, peu de temps après son mariage, il entreprit avec vous, Madame la Duchesse. Ainsi, vos cinquante-deux années de vie conjugale commencèrent par les soucis et les sacrifices que seul peut accepter un grand amour.

Le duc de Castries connut des souffrances et des déceptions. Du moins lui fut acquise pour toujours la reconnaissance de la population de Castries dont il s'occupa avec un soin constant, spécialement pendant les années tragiques de l'Occupation. Elle lui fit, cet été, d'inoubliables funérailles.

Issu d'une longue et illustre lignée enracinée dans le terroir languedocien, où les guerres de religion laissèrent tant de traces, René de Castries reçut une éducation assez janséniste. Auprès des catholiques de la ville de Nîmes, où il passa alors plusieurs hivers, les protestants n'étaient guère en faveur. On évitait tout contact. L'intelligence de sa foi lui fit accomplir, sans rien renier de cette foi, un chemin vers l'œcuménisme qui, par le gré des circonstances, l'amena à prononcer un éloge de grande qualité du pasteur Boegner lors de sa propre réception à l'Académie française. Il fit goûter à tous, sous la Coupole, un moment historique de paix et de fraternité.

En dépit de sa pudeur, nul n'ignorait qu'il était croyant. Il l'a prouvé quand il le fallait, et nous en sommes témoins. Toutefois, je connais peu d'hommes qui aient autant donné raison à cette affirmation d'un de mes confrères dominicains : « Le christianisme est un savoir-vivre. C'est surtout un savoir mourir. » Ce qui ne signifie pas que tout chrétien partage la sérénité sans ombre qui faisait dire à saint Louis : « Que craindrai-je ? Si je vis, je sers Dieu. Si je meurs, je le vois. » Nous connaissons des saints et des saintes qui durent surmonter la peur qu'ils avaient de leur dernière heure. Saint Thomas d'Aquin avance même que, parmi les causes de l'agonie du Christ, il y eut l'appréhension du déchirement. Le duc de Castries a manifesté sa tristesse de partir, mais plus encore sa confiance en cette douce et infinie pitié de Dieu que, durant cette messe, au milieu de notre chagrin et de celui de toute sa famille, nous appelons sur lui.

Ses derniers jours, il les vécut plus intensément que jamais, comme s'il retenait la vie d'ici-bas avant qu'elle ne connaisse sa prodigieuse mutation. Et cela est beau, et juste. Durement éprouvé dans son corps il murmura : « Comme il est dur de souffrir pour mourir ! » et, en même temps, sans aucune révolte, mais bien plutôt dans un consentement lucide il regarda la petite chambre d'hôpital où plus rien n'était à lui et dit : « Je suis un véritable pauvre. »

Voulant assumer son existence jusqu'au bout, avant d'entrer en agonie il se tourna avec sa femme, vers Celle qui est la Mère des affligés et la Porte du Ciel, et récita le « Je vous salue Marie ». Simplement deux petites larmes parurent au bord de ses yeux quand il prononça : « maintenant et à l'heure de notre mort ».

Voilà que pour lui les deux moments essentiels de notre itinéraire humain — maintenant et l'heure de la mort — se confondaient. Ah ! nous savons donner tout son prix à « maintenant ». Combien de fois avons-nous

saisi avec avidité, quand ce n'est pas avec frénésie, la minute présente. Combien de fois avons-nous pensé : Maintenant est à moi, comme un bien personnel. Et l'on s'y accroche en écartant tout ce qui pourrait le gâcher, le divertissement, au sens pascalien du terme, nous empêchant d'imaginer que maintenant marquera, un certain jour ou un certain soir, notre départ. Le duc de Castries ne se masqua jamais que nous sommes « des étrangers et des voyageurs sur la terre », comme écrivait saint Pierre. Aussi voulait-il être prêt pour la venue du Christ Ressuscité qui a promis de nous préparer là-haut une place.

Tout en intercédant pour lui, nous remercions l'ami merveilleux qu'il fut, et qui nous combla. Nous le rejoignons avec espérance dans ce Repos que la belle liturgie de cette messe célébrait en commençant, le Repos — terme ambigu qu'il convient d'entendre dans son sens biblique : non pas une cessation d'activités dans la fin des douleurs, non pas des vacances éternelles, mais le Repos du Septième Jour, l'épanouissement dans l'amour de toutes les facultés de penser et d'agir, en la compagnie des grands vivants.

Nous rendons grâce aussi à ceux qui lui donnèrent beaucoup de joies. À Dieu d'abord, et après Dieu, tout juste après lui, à vous, Madame la Duchesse. Un mois avant de nous quitter, René de Castries vous a confié cette parole que nous garderons dans nos cœurs : « J'ai eu la vie que j'avais rêvée. »